PRÉFACE

Dre Suzanne Crosta

Université McMaster

Sur le thème général de FRANCOPHONIE ET DIVERSITÉ, notre 3^e Colloque étudiant se voulait particulièrement rassembleur. Soumise aux inévitables compressions de l'espace-temps, l'action de nos conférenciers/conférencières paraissait s'exercer non pas dans une arène, mais plutôt comme en un immense creuset bouillonnant de chaleurs vives et d'éclairs colorés. Les hauts-fourneaux de l'Université fonctionnaient *à plein*, selon une expression commune! Mon propos s'offre non pas en analyse des textes présentés dans ces pages, mais en libre réflexion sur des thèmes abordés dans les conférences. Reconnaisant l'immense effort des participant(e)s qui ont étudié divers aspects techniques du langage relevant de l'analyse du discours, il me plaît de les accompagner amicalement dans la reconnaissance officielle de leur production universitaire. Même si l'on ne retrouve ici que la moitié des présentations d'abord orales, je me suis permis de faire au moins allusion aux autres, suivant ce que j'en ai entendu ou l'écho qui m'en est parvenu. Pour dire qu'on a profité d'un banquet, il n'est pas nécessaire de pouvoir dire qu'on s'est rassasié de tous les mets...

Un si vaste objet d'étude devait forcément se partager en aires de réflexion, cependant très ouvertes, cette fois en triptyque : LANGUES FRANÇAISES, CULTURES ET EXPRESSION IDENTITAIRE; PLURALISMES LINGUISTIQUES ET DIVERSITÉ; LE VIETNAM ET

LES LANGAGES DE LA FRANCOPHONIE. La liaison culturelle, qu'on manifestait ou qu'on cherchait, était relevée au gré des participant(e)s, et elle faisait le charme de l'aventure, comme si chacun(e) se sentait interpellé(e) : Parle-nous du lien, de cette parenté avec nous... Car, avant la spécificité du français, il y a, suivant le linguiste-philosophe Wilhelm Humboldt (1767-1835), trois fonctions du langage : la cognition, qui permet de concevoir des pensées et de représenter des faits; l'expression, qui fait exprimer des sentiments et susciter des émotions; la communication, qui transmet un message, émet des objections ou réalise des accords (rapporté par Jürgen Habermas, dans le collectif *Un siècle de philosophie*, 1900-2000, Gallimard, Paris, 2000, p. 180).

Principal conférencier invité, Serge **Lusignan**, de l'Université de Montréal, nous a transporté(e)s dans un temps d'*inchoation* identitaire, en effectuant une analyse diachronique d'un certain corpus qui se situerait dans ce qu'on a appelé le *moyen* français, par rapport à l'*ancien* (du 8^e au 14^e siècle) et au *moderne* (à partir du 17^e siècle). Avec « Les français écrits à la fin du Moyen Âge; langue et expression des identités », il évoque les premières affirmations littéraires d'une nation cherchant encore à se définir. Diversité, devons-nous répéter, car le français est lui-même né de la diversité, dans la diversité, avec la diversité. Aucune langue au monde n'a une simplicité d'origine parce qu'aucune n'est d'origine ovulaire, ce qui serait déjà une détermination. Avant l'oeuf, il y a la matrice, ce qui indique mieux la possibilité autant de la parenté que de la diversité. Né *de* la diversité, évidemment, à partir du latin, du celtique et du germanique, pour ne nommer que les éléments de base. *Dans* la diversité, à cause des nombreuses invasions, au cours du Moyen Âge, qui a vu un continuel brassage de population dans l'ouest de

l'Europe. Avec la diversité, car, en même temps que le français, naissaient ses cousins l'espagnol et l'italien, grouillants parents du voisinage immédiat.

Travaillant sur la même période de la littérature française, Ramona **Mielusel** a confronté deux oeuvres contemporaines l'une de l'autre en présentant « Pluralité linguistique et ambiguïté culturelle dans La Farce de Maître Pathelin et dans Le Testament de Villon ». Devenue une donnée culturelle, la langue se révélait déjà à la fois structurée et structurante, ce qui révèle non seulement sa grande richesse « pédagogique » pour la transmission des connaissances, mais aussi son énorme pouvoir de sollicitation propre à favoriser la création. En disant qu'on est de son enfance comme de son pays, on reconnaît surabondamment qu'on est surtout de sa langue, qu'on a apprise enfant et dans les conditions et les harmoniques de son pays. Alors, la langue apprise en France, en Belgique, au Liban, au Maghreb ou aux Caraïbes, au Québec ou dans une Province canadienne, si elle n'est pas de simple cousinage, telle langue doit vraiment refléter la diversité, dissimulant une âme commune sous des caractères particuliers. Pour effectivement former une *francophonie*, on sent le besoin de se définir et de se reconnaître un idéal, des valeurs communes que tous/toutes les grand(e)s écrivain(e)s rejoignent dans des nappes phréatiques vraiment abondantes.

Plus que les mots, plus que la syntaxe, plus même que la phrase, c'est la charge culturelle qui est l'élément visible, enrichissant, analysable et discutable. Ainsi, par exemple, une littérature se fait un nom et acquiert un prestige, à tel endroit du globe et en tel ou tel siècle, pour certaines formes littéraires ou, plus souvent, pour l'apport d'idées

nouvelles, ou d'autres courantes, mais auxquelles on accorde une mise en évidence. C'est aussi vrai dans l'ordre des sentiments. On a parlé de romantisme en littérature française, quand elle a produit presque en même temps Châteaubriand, Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, pendant que des artistes s'illustraient, particulièrement en peinture avec Girodet et Géricault, et en musique avec Chopin et Berlioz. La philosophie elle-même, réputée impassible, s'est mise à frémir dans l'existentialisme. Un grand courant social, comme une épidémie de fièvre, enveloppait l'âme populaire à partir de ses hérauts.

Si ce n'est pas un courant, c'est une dure réalité que vivent des types d'individus décrits par Michel Ouellette, dont Christine **Knapp** analyse, de façon résolument technique, deux oeuvres typiques : « Plurilinguisme et espace francophone dans *French Town* et *L'homme effacé* de Michel Ouellette ». Le premier roman illustre le poids du vécu qui accentue une dérive aliénante; le second pousse encore plus loin, jusqu'au paroxysme, suggérant un refus d'acceptation qui produit l'oblitération de sa propre identité, comme la folie fait échapper à soi-même dans une mort en sursis. On ne saurait dire si ce monde «complet» celui de Michel Tremblay (au Québec), ou simplement s'il le définit sous d'autres traits à cause de conjonctures différentes, mais une chose est sûre : les personnages sont en manque, incertains de leur identité et confusément malheureux, parfois révoltés dans celle qu'ils se reconnaissent. Et chaque fois, on remarque la défaillance du langage, qu'il soit du Québécois ou de l'Ontarien, puisqu'aussi bien aucune région ne produit l'homogénéité culturelle. Dira-t-on qu'on peut être mal à l'aise dans sa langue comme dans son corps, souffrir de celui-ci comme de l'autre?

Mais, on ne se méprendra pas naïvement. De tels cas de misère humaine, dans leur infinie variété, ne tiennent pas à la nature de la langue, de telle langue, non plus qu'à son développement ou son évolution graduelle. C'est de l'éducation initiale qu'ils relèvent, de la première saisie du monde au foyer, dans le groupe familial et le groupe social, et dans tous les avatars qu'on y peut trouver. La rivière ne fait que transporter les alluvions, et les marées humaines ont aussi leurs sources empoisonnées. Voici un *Stradivarius*, dont la renommée n'est plus à faire. De grands maîtres s'en sont servis pour traduire leur âme, leurs élans, leurs joies et leurs aspirations. Avec un bon entraînement, autant pour connaître la musique, les pièces musicales que l'instrument lui-même, il sera possible de s'exprimer merveilleusement, de traduire son lyrisme, d'attendrir les coeurs, de faire naître des larmes de joie. Sans médire du Country, je puis bien en jouer honorablement sur le riche instrument. Celui qui n'appréciera pas ma musique ne pourra blâmer mon violon... On n'oubliera pas, non plus, qu'il y a plusieurs qualités de violons, même si tous traduisent une musique. Il reste que St-Exupéry avait raison : on ne saura jamais compter l'innombrable légion des *Mozarts enfants*, *Mozarts assassinés*.

Cependant, C. Zesseu présente plutôt, en ces pages, « Immigration et affirmation : le cas des Africains en France », qu'il développe dans une perspective nettement historique, sans la préoccupation prophylactique ou rassérénante que l'énervement social actuel exige impérativement. L'État se débat avec la question ou, devrait-on dire, débat de la question, fait des débats qui se révèlent de simples essais à portée davantage *politique de parti* que vraiment sociologique. Devant ce tragique abandon, si des forces internes se concertaient pour des solutions positives, immédiatement applicables,

commençant dans des aspects limités du vaste problème? Et de façon à forcer la main des dirigeants, qui aiment la paix sociale, mais la souhaitent velléitairement, car leurs yeux vont de préférence ailleurs, vers la grande économie... Pourtant, c'est ironique, et contradictoire d'après l'étymologie grecque du mot, *οικο-νομια*, qui signifie, en effet, «direction d'une maison, administration des affaires d'une maison». La grande économie concerne les marchés mondiaux, les rapports avec l'extérieur, et c'est très important. Mais, la Maison divisée contre elle-même survivra-t-elle? Avant de s'aventurer dans la compétition mondiale, l'État doit se préoccuper de l'essentiel, l'humain! Car, ainsi que la maison est pour la Maisonnée, l'économie, qui administre ou règle les biens matériels, doit aussi ordonner son bien premier, celui qui touche les personnes, ce qui s'appelle maintenir l'ordre social par la justice, l'équité et un sain équilibre des forces. Tout être humain a besoin de sa dignité, celle qu'il se reconnaît et celle qui lui est due : elle agit comme un aimant en l'appelant dans ses profondeurs intimes où se trouve la source de toutes les générosités.

Pour analyser la signification du fait plurilinguistique, Kimberley A. **Bruno** a choisi comme titre de conférence : « Écriture et plurilinguisme dans Traversée de la mangrove de Maryse Condé ». L'Antillaise, qui a plus longtemps trempé dans les eaux africaines, françaises et finalement américaines, est d'une super fécondité littéraire, et il serait difficile d'être davantage «plurielle». Pour elle, la culture est sa patrie et sa race; elle écrit pour comprendre, pour ordonner ses pensées, pour trouver la paix, pour tenir le monde dans ses mains comme dans son cœur. Selon le mot du vieux Térence latin, rien d'humain ne lui est étranger. Mais, quand on voudrait lui reprocher de ne pas écrire en

créole, elle répond qu'elle écrit *en Maryse Condé*... Et, dans son français, elle convoque efficacement d'autres langues, d'autres dialectes, des *xénismes* en abondance, ce qui nécessite des explications ou des notes en bas de page. La multiplicité des voix traduit la complexité de la société.

En abordant « Le langage et l'identité féminine dans L'Amour, la fantasia d'Assia Djebar », Rachel **VanDeventer** nous introduit auprès d'une auteure incarnant la plénitude et la droiture d'une vie, en même temps que dans un coeur encore sensible «*à la crue de la douleur ancienne*» (p. 58). L'écrivaine si féconde, élue à l'Académie française en juin 2005, reconnaît «*qu'on peut écrire dans une langue étrangère, l'intégrer à notre imaginaire sans pour autant rompre avec ses racines*». Ce qui doit être mis en évidence, c'est le nécessaire affranchissement de la femme qui ose se dire, qui ose écrire pour elle et pour toutes les femmes qui ne peuvent le faire, emmurées dans l'analphabétisme et la prison sociale qui a nom soumission.

Assia est un bijou de réussite, mais l'être humain, il faut le redire, est irréductiblement de son enfance, et la finesse des nuances de langage et des omissions nous fait percevoir l'insondable douleur de son cœur de femme. Sa douleur l'a stigmatisée, c'est la sienne propre, mais amplifiée de celle des autres femmes qu'elle assume, et profondément. Assez en profondeur qu'un blocage vient faire le divorce entre sa langue première, celle de son enracinement arabe, et l'autre, celle de son éveil à la féminité et à son déploiement professionnel, le français, affecté de l'inévitable et trop visible coefficient de domination, qui aspire à prolonger la soumission et l'humiliation.

Plus qu'un hiatus, c'est un véritable blocage qui en résultera, l'incapacité de traduire ses émotions profondes, celles reliées à sa libération, dans la langue qu'elle manie à la façon des grands maîtres. Cette langue qui la met à l'aise dans les plus hautes sphères et qui lui permet de dialoguer avec les plus grands penseurs, elle ne peut lui servir à lénifier les blessures du jeune âge.

En rappelant ces souffrances latentes, intimement entremêlées aux puissances lyriques d'un être, il me revient à l'esprit ce fait divers rapporté par un médecin dans un livre de psychanalyse. L'un de ses amis, médecin aussi, travaillait à défricher, à débroussailler dans son bocage, quand il se donna accidentellement un fort coup de hache sur le pied, au moment où un avion vrombissait dans le ciel; distrait par le bruit, confiant dans ses bonnes bottes et n'ayant ressenti sur le moment qu'une poussée de chaleur, il n'y regarda même pas et continua son travail. À son retour à la maison, s'étant déchaussé, il avait aperçu ses bas imbibés de sang déjà séché, et la blessure fut pansée selon les règles. Mais, par la suite, chaque fois qu'il ou qu'on touchait son pied, il souffrait terriblement, jusqu'au jour où il se rendit chez un masso-thérapeute. L'ayant bien averti de ne pas toucher à son pied, il se sentait en confiance. Il arriva que... Aussitôt, ce fut comme s'il entendait un immense bruit d'avion, et ses oreilles se mirent à bourdonner, puis il hurla à fendre l'âme, un cri rauque d'animal. Et il perdit connaissance. Par la suite, il n'eut plus son mal : sa douleur avait explosé... Une espèce de cri primal, comme dit le D^r Arthur Janov. (Le cri primal, Flammarion, 1970)

On frémit déjà à ce simple titre : « Les représentations langagières de l’excision en Afrique francophone ». Jovanie **Nicoyishakiye** s’est penchée sur l’expression verbale d’une pratique qui doit faire trembler – et se révolter – tout Occidental. Devant un extrémisme quelconque, on réagit souvent en se disant : Se peut-il? ou : C’est pas possible... Et, en ce cas, ce n’est pas un extrémisme quelconque, non plus que dans tous les cas où la souffrance, la mutilation imposée ou la mort sont infligées volontairement et systématiquement à l’être humain. C’est doublement offensant, infiniment triste quand c’est dû à une volonté aveugle de l’homme dominateur sur sa compagne, comme un autre l’a fait sur celle qui l’a mis au monde. J’avoue un émoi tel qu’il m’empêche d’élaborer sur le sujet : comment n’être pas humiliée, blessée et révoltée dans toutes ces femmes?

Bodia **Macharia** devait s’attendre à certains méandres en s’aventurant dans « Le langage de la sexualité chez Dany Laferrière ou Comment empêcher ces souris blanches de se jeter dans l’antre du chat nègre ». À l’analyse, le chercheur est peut-être moins dérouté, parce que tout se rencontre dans une exploration. Mais, le lecteur ordinaire, entendons de bonne foi, non prévenu, ne se sent pas bien, car il sera toujours difficile de bien paraître devant un provocateur. Quand on déstabilise pour établir ses propres règles ou ses étroits paramètres, on dissout le discours, et le filet de pensée s’en va à vau-l’eau, ce qui s’accepterait chez l’humoriste, mais non chez celui qui se veut un penseur. Inconsistantes, les petites vagues de notre Dany atteignent rarement le rivage au Québec. Dans l’insolite, ont déjà brillé des Arrabal (presque français) et des Robbe-Grillet, qui ont

intéressé les curieux, car ils s'expliquent ou se justifient les uns par les autres. Toutes proportions gardées entre les personnages, notre auteur a quelque chose de la même insolence, du même refus. Si *L'enterrement de la sardine* et *La fenêtre* n'ont guère éclairé l'âme populaire malgré le poids de leurs auteurs, pas davantage ne le feront les «*souris blanches... dans l'ancre*» ni «*faire l'amour... sans se fatiguer*». Il y a de ces ambiguïtés qui font plus que déstabiliser, car elles blessent. Certains croient encore que le meilleur moyen de lever le voile sur la femme, au sens de produire une connaissance qui ne serait pas biblique, c'est de la déshabiller, comme on le fait en tant de milieux «particuliers». C'est ainsi qu'on échappe la féminité et qu'on rencontre sa propre vacuité.

En conférence, Boussetta **Allouche** traitait de «La politique linguistique de l'Algérie indépendante et le statut du français». Dans son texte «Albert Camus : colonisateur de bonne volonté», il dénonce ici l'altruisme de surface que reflète l'allocentrisme européen. Avec toute sa bienveillance envers les Kabyles, et nullement affectée, Albert Camus n'en reflétait pas moins l'esprit du paternalisme colonial. Le regard de l'écrivain algérien s'apparentait, à l'évidence, davantage à celui du «colonisateur bienveillant» qu'à celui d'un humaniste rejoignant la grandeur humaine où qu'elle se trouve. Pour le chercheur universitaire, cela reflète «l'esprit européen d'allocentrisme, habillé d'un altruisme de surface». Pourtant, la préoccupation la plus sincère de Camus, c'était le problème de la souffrance, jusqu'à ce point perçu qu'il échappait difficilement à l'absurdité et au désespoir. On raconte qu'adolescent, il se promenait un jour près de la mer, à Alger, quand il vit un attroupement de gens : un garçon arabe venait d'être tué par un autobus. La mère hurlait son désespoir, le père était

figé en momie, et la foule avait un regard vide. Montrant d'abord le ciel bleu, puis le corps sans vie, il avait dit : «Tu vois, le ciel ne répond pas.» Comment dépasser le mur des tragiques évidences ou des apparences absurdes?

Avec Kathy **Dinh** et «Le lien entre la langue française et le colonialisme vietnamien », on revit les tensions de l'expérience coloniale. On ne peut jamais oublier ce qu'il y a de refoulement chez un peuple auquel les autorités imposent une autre langue, laquelle devient celle de l'élite du Pays. C'est une trahison profondément humiliante, qui produit de graves conséquences proportionnellement semblables chez tous les peuples qui l'ont subie. Comment ne se sentiraient-ils pas dépersonnalisés, dépouillés d'une identité première portant les reflets de leur histoire sur laquelle ils aspiraient à buriner leurs propres traits?

Il fallait de l'audace, et Muriel **Walker** en a eu jusqu'à l'ingénuité, pour effectuer un si surprenant rapprochement dans « Une vietnamienne bien tranquille : étude comparative entre *L'écho des rizières* de Anna Moï et *The Quiet American* de Graham Greene ». L'une est vietnamienne de naissance et d'authentique culture française, et elle a écrit des récits qui se voulaient des chroniques sur son Pays, lesquels ont été rassemblés pour former un livre. L'autre est le fécond romancier anglais dont les oeuvres ont été traduites en français: entre-t-il de plein droit dans l'optique des «langages de la francophonie»? C'est le Vietnam seul qui devient l'élément de partage. L'écrivaine s'exprime sur la réalité vue et perçue, tandis que le romancier, qui avait déjà fait un

séjour en Malaisie et en Indochine, donne la jolie vietnamienne Phuong comme compagne sensuelle à son héros Fowler, correspondant de guerre anglais.

Mais, il y a une opposition encore plus vive, celle des perspectives. D'une part, la franchise lyrique de Moï, dont la fraîcheur rejoint la grâce poétique et l'heureux équilibre d'une vie qui s'assume avec une aisance résolue, sûre que le soleil se lèvera tous les jours, même quand il ne sera pas visible; d'autre part, la dynamique dualiste et manichéenne qui caractérise l'oeuvre greenienne. Deux thèmes ressortent de son roman : *le problème de la responsabilité individuelle*, qui débouche inévitablement sur ce qu'on a appelé «le martyr de l'espérance» (Charles Moeller, *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, 9^e édition, Castermann, 1962, p. 285), et la nécessité de *démasquer l'apparent bien-être des pays civilisés*. Et l'on ne peut passer sous silence l'antiaméricanisme bien affiché du romancier. Dira-t-on que les deux rives étaient éloignées pour un trajet universitaire?

« La joueuse de go de Sa Shan : entre la langue française et la calligraphie » est une étude de Stéphanie **Campbell** fort difficile pour un(e) non-initié(e), même si le but du roman est de «rapprocher le lecteur français de la culture chinoise». Il apparaît qu'il faut une initiation plutôt bien engagée! En évoquant le tremblement de terre de Tokyo, l'envahissement de la Manchourie par les Japonais et les innombrables malheurs qui ont suivi, la romancière situe l'histoire d'amour dans le contexte tumultueux d'un horizon qui gronde. L'amour fera figure de duel où passion et fusion gauchiront dans les avatars de la barbarie que causent la guerre et les désordres nationaux. Mais, l'amour est l'amour, et sa

naissance révèle des sources qui, d'abord émouvantes, peuvent devenir explosives, sinon dissolvantes.

Enfin, Hélène **Caron**, dans une bonne analyse qui révèle sa grande maîtrise du français, terminait les exposés avec « Le cru et le cuit : Le langage de la nourriture dans *Le Vice-Consul* de Marguerite Duras ». Dans cette oeuvre, la grande romancière, qui a aussi produit une dizaine de pièces de théâtre et écrit pour des films, présente l'image la plus crue et pathétique de la déchéance humaine. Une jeune femme rejetée par sa mère et qui rejettera elle-même l'enfant qui devait naître d'elle, atteinte de la pire maladie du corps et d'une turpitude impensable, face à un vice-consul corrompu et buveur à l'excès, dans une atmosphère humiliante et infecte souvent rencontrée dans le colonialisme, quel sujet! Puisqu'il s'agit de corruption, et qu'il en est ainsi pour la nourriture viciée, l'analyse de «la représentation de la nourriture» dans ce roman nous conduit au mythe de la cuisine, suivant le schéma de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss dans *Le cru et le cuit*. Si l'on rapproche le cru et la nature, d'une part, le cuit et la culture, d'autre part, cela nous amène à l'analogie de proportionnalité étonnamment riche : le cuit est au cru ce que la culture est à la nature.

Conjuguant anthropologie et psychanalyse, Roland Barthes nous a habitués à lire par en-dessous, en quelque sorte, avec un regard investigateur sur la quotidienneté sociale. Dans son livre *Mythologies* (éd. du Seuil, 1957), il déshabille les apparences et rejoint des nervures insoupçonnées et des tropismes déroutants de l'action humaine. Lui-même, au premier abord, on peut être porté à le voir comme un autre de ces critiques de

la vie courante, parfois même comme un humoriste léger. Mais, ses analyses dans le vif lui font isoler des fibres nerveuses avec lesquelles il forme un faisceau orienté révélant une sorte de tropisme à l'origine de nos actes. C'est à une recherche dans ce style qu'a patiemment travaillé Hélène Caron avec les personnages de Marguerite Duras. S'il fallait expliciter négativement l'équation de Lévi-Strauss, on pourrait ajouter finalement que la déchéance physique est à la sensibilité ce que l'affaissement moral est à la conscience.

Telle a été la petite francophonie à l'oeuvre à McMaster au printemps dernier. Quelque temps auparavant, **Christian Dufour** publiait un livre aux Éditions le Septentrion, *Le Défi français*, dont il me paraît pertinent de rappeler quelques vues éclairantes. Reconnaisant que la France n'est pas sans reproche pour son colonialisme passé, outrancier et abusif, et même tout à fait aliénant, il souligne un double trait actuel, «le corrosif scepticisme, voire la scandaleuse amoralité» qui aurait l'avantage d'immuniser «contre les vertueuses certitudes morales et les simplifications idéologiques». Il énonce hardiment : «Cet apport apparaît précieux pour l'équilibre d'un univers que certains anglophones entendent désormais façonner à partir de leurs propres valeurs, convaincus de la mission qui incomberait à l'Anglosphère de montrer la voie de l'avenir à une humanité qui en aurait absolument besoin.» Après avoir dit que «la mondialisation se fait pour une part en anglais», et que l'Anglosphère - c'est-à-dire les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Australie et la Nouvelle-Zélande - «se considère comme l'avant-garde de l'humanité, à laquelle se joindront éventuellement d'autres pays» qui adhéreront aux mêmes valeurs, il ajoute : «Si les valeurs de type anglais sont globalement plus fonctionnelles que les valeurs de type français dans le nouveau contexte

mondial, elles comportent également des lacunes, comme un puritanisme intolérant, un matérialisme prononcé, de même que la dévalorisation des faits nationaux autres que le sien propre.» Il ajoute immédiatement : «Et il est évidemment plus facile d'imposer inconsidérément les valeurs de type anglais au reste du monde...»

Quelles sont donc «les concepts, valeurs et façons de procéder liés à l'expérience historique des sociétés de langue française»? Héritage de Descartes et des Lumières, c'est avant tout «l'obligation d'expliquer et de défendre ses comportements et ses valeurs», sans qu'il faille croire à la simpliste «dualité du monde... limitée à l'affrontement entre les forces du bien et les forces du mal». Donc, recherche des «conditions préalables à la démocratie et à la liberté». Comme «le monde francophone occupe encore le deuxième rang en Occident... l'existence d'une vision francophone du monde à prétention universaliste assure un minimum de légitimité aux autres mouvements d'opposition...». Ainsi donc : «Par rapport à l'anglosphère, le monde francophone véhicule une vision davantage politique de la liberté et de l'épanouissement tant collectif qu'individuel, une conception de la société moins liée au marché et au capitalisme.»

«L'un des défis du prochain millénaire, dit encore l'auteur, sera politique : comment réformer un système capitaliste dont l'efficacité n'est plus à démontrer, mais qui apparaît handicapé par sa totale dépendance au développement et à la croissance sur une planète déjà en partie surexploitée... Enfin, la tendance à limiter au maximum le rôle de l'État rend difficile l'action dans le crucial domaine identitaire.» Ce sera aux États «de type national... (d') identifier ces points de références identitaires spécifiques à une

société, qui sont si fondamentaux que leur respect est une condition *sine qua non* de l'ouverture aux autres et au changement.» [Tiré de deux articles présentés par Christian Dufour, comme «extraits de l'essai», parus dans *Le Soleil* des 9 et 10 mars 2006.]

Les participant(e)s de ce Colloque ont travaillé à une création, ils/elles ont affirmé leur personnalité en présentant une vision originale sur des espaces de vie, des tensions humaines qui s'expriment par le langage. À chaque instant, ils ont dû réaliser la nécessité d'être relié(e)s à l'universel, de le rejoindre même à travers une subjectivité aux couleurs variées. L'expérience jusqu'ici, leur a sans doute fait reconnaître qu'arrivé à un certain niveau de culture, l'être humain se sent porteur d'humanité, celle-ci entendue au sens d'universel. Plus on est soi-même, dans la profondeur et l'originalité de sa pensée, plus on rejoint la réalité du monde dans lequel on vit. Les grands maîtres de l'art, particulièrement en littérature ou en musique, nous confirment une évidence : si elle paraît les singulariser, leur oeuvre s'inscrit en même temps dans le patrimoine mondial, dans l'imaginaire collectif, restant disponible à l'appréciation individuelle, ouvrant les cœurs à un fonds commun de plus en plus riche.

Ne pouvant dire que tous/toutes ont joué sur un même piano, nous dirons qu'ils ou elles ont utilisé diversement d'un même moyen, - mis en valeur à leur façon et avec un charme particulier – celui de la LANGUE FRANÇAISE. On a montré l'aspect matriciel de la langue, mais aussi illustré la variété et la richesse du français. Comme certains d'entre vous l'avez souligné, la langue dont se servaient les dominants, il est arrivé qu'elle fût française. On doit dire sa honte pour l'inhumanité manifestée, pour l'infinie

blessure faite et transmise à tous les niveaux, surtout dans les profondeurs. En septembre 2006, *L'Express* (n° 2881) posait crûment la question, quoique dans une perspective différente et moins générale, à propos du film de Rachid Bouchareb, *Indigènes*, et du livre de Pascal Bruckner, *Tyrannie de la pénitence* (Grasset) : «Faut-il avoir honte d'être Français?»

C'est de cette même langue française dont on se sert encore maintenant comme langue d'usage et comme expression des valeurs fondamentales que les plus grands représentants ont véhiculées. Sur eux et sur elles, il faut prendre exemple pour assainir l'horizon social autant en Afrique qu'aux Caraïbes, comme dans la France aujourd'hui douloureuse de ses maternités coloniales. S'il y a, d'une part, rappel au devoir du souvenir, il y a urgence aussi d'un appel à la solidarité communautaire et au partage d'une même joie, dans une égale dignité.

D'autres plaies sociales, en nombre presque infini dans le monde, affligent les humains. Comme un grand cri, dont les échos nous parviennent chaque jour par ces merveilleux moyens de communication qu'on s'est donnés, nous entendons les souffrances inénarrables des asservis, des écrasés, des torturés, des dépersonnalisés, des miséreux de toutes sortes qui ont faim et soif. Il n'y a pas de raison, aucune raison vraiment, de se désolidariser de nos frères et de nos sœurs, de faire comme si on n'entendait pas ce cri quotidien de la souffrance. S'il y a une raison d'espérer le soulagement de certaines souffrances, c'est bien dans le cœur de l'homme qu'on la trouvera, parce que le regard du cœur a pour nom respect. Et ce sera par la connaissance

et l'approfondissement de notre langue, moyen d'approche par excellence, moyen d'investigation, moyen d'analyse, moyen de fraternité communautaire.